

*Édouard Levé*

## **Suicide**

**ÉDOUARD  
LEVÉ**

**P.O.L**

Extrait de la publication



# Suicide

DU MÊME AUTEUR

*chez le même éditeur*

ŒUVRES, 2002

JOURNAL, 2004

AUTO PORTRAIT, 2005

FICTIONS, 2006

*chez d'autres éditeurs*

ANGOISSE, Philéas Fogg, 2002

RECONSTITUTIONS, Philéas Fogg, 2003

Édouard Levé

# Suicide

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 2008  
ISBN : 978-2-84682-236-7  
[www.pol-editeur.fr](http://www.pol-editeur.fr)

Un samedi au mois d'août, tu sors de chez toi en tenue de tennis accompagné de ta femme. Au milieu du jardin, tu lui fais remarquer que tu as oublié ta raquette à la maison. Tu retournes la chercher, mais au lieu de te diriger vers le placard de l'entrée où tu la ranges d'habitude, tu descends à la cave. Ta femme ne s'en aperçoit pas, elle est restée dehors, il fait beau, elle profite du soleil. Quelques instants plus tard, elle entend la décharge d'une arme à feu. Elle accourt à l'intérieur de la maison, elle crie ton nom, remarque que la porte de l'escalier qui conduit vers la cave est ouverte, y descend et t'y trouve. Tu t'es tiré une balle dans la tête avec le fusil que tu avais soigneusement préparé. Tu as laissé sur la table une bande dessinée ouverte sur

une double page. Dans l'émotion, ta femme s'appuie sur la table, le livre bascule en se refermant sur lui-même avant qu'elle ne comprenne que c'était ton dernier message.

Je ne suis jamais allé dans cette maison. J'en connais pourtant le jardin, le rez-de-chaussée et la cave. J'ai revu la scène des centaines de fois, toujours dans les mêmes décors, ceux que j'ai imaginés la première fois que l'on me fit le récit de ton suicide. Cette maison était dans une rue, elle avait un toit et une façade arrière. Mais rien de tout cela n'existe. Il y a le jardin où tu sors une dernière fois dans le soleil et où ta femme t'attend. Il y a la façade vers laquelle elle court lorsqu'elle entend la décharge. Il y a l'entrée, où la raquette se trouve, la porte de la cave et l'escalier. Enfin, il y a la cave où gît ton corps. Il est intact. Ton crâne n'a pas explosé comme on me l'a dit. Tu es comme un jeune joueur de tennis qui se repose après un match sur le gazon. On dirait que tu dors. Tu as vingt-cinq ans. Tu en sais maintenant plus que moi sur la mort.

Ta femme pousse un cri. Personne d'autre que toi n'est là pour l'entendre. Vous êtes seuls dans la maison. Elle se jette sur toi en pleurant, et frappe ton buste d'amour et de rage. Elle te



prend dans ses bras et te parle. Elle sanglote et s'abat sur toi. Ses mains glissent sur le sol froid et humide de la cave. Ses doigts raclent la terre. Elle reste un quart d'heure et sent ton corps se refroidir. Le téléphone la sort de sa torpeur. Elle trouve la force de remonter. C'est la personne avec qui vous aviez rendez-vous au tennis. « Allô, que se passe-t-il ? Je vous attends. » « Il est mort. Mort », répond-elle.

La scène s'arrête là. Qui a enlevé le corps ? Les pompiers, la police ? Un médecin légiste l'a-t-il autopsié, puisqu'un suicide peut être un assassinat déguisé ? Y eut-il enquête ? Qui a décidé que ce suicide en était un, et pas un crime ? A-t-on interrogé ta femme ? Lui a-t-on parlé avec délicatesse ou l'a-t-on suspectée ? La douleur de la suspicion s'est-elle ajoutée à celle de ta disparition ?

Je n'ai pas revu ta femme, je la connaissais à peine. Je l'ai rencontrée quatre ou cinq fois. Quand vous vous êtes mariés, nous ne nous fréquentions plus. Je revois son visage. Cela fait vingt ans qu'elle a le même. L'image que j'ai gardée d'elle s'est figée la dernière fois où je l'ai vue. La mémoire, comme les photos, gèle les souvenirs.

Tu as vécu dans trois maisons. Lorsque ta mère était enceinte de toi, tes parents habitaient un petit appartement. Ton père ne voulait pas que ses enfants soient à l'étroit. Il disait « mes enfants », alors qu'il n'en avait encore aucun. Il a visité avec ta mère un château partiellement en ruine appartenant à un colonel de la Légion à la retraite, qui n'y avait jamais habité en raison des travaux qu'il jugeait nécessaire de faire avant d'y vivre. Ton père, directeur d'une entreprise de travaux publics, ne se montrait pas impressionné par l'ampleur des tâches. Le parc a plu à ta mère. Ils se sont installés en avril. Tu es né dans une clinique le jour de Noël. Une domestique entretenait en permanence trois feux dans le château : un à la cuisine, un au salon, et un dans la chambre de tes parents, où tu as dormi les deux premières années. Quand ton frère est né, les travaux n'avaient pas avancé. Vous avez vécu dans une précarité luxueuse pendant encore trois ans, jusqu'à la naissance de ta sœur. C'est au moment où tes parents ont décidé de chercher un endroit moins inconfortable que ton père a annoncé à ta mère qu'il la quittait. Elle a trouvé une maison plus petite et moins belle que le château, mais plus accueillante et chaleureuse.

Tu y as eu ta deuxième chambre, que tu as occupée jusqu'à ce que tu partes vivre avec ta femme, à vingt et un ans. Dans cette petite maison était ta troisième chambre. Ce fut la dernière.

La première fois où je t'ai vu, tu étais dans ta chambre. Tu avais dix-sept ans. Tu vivais dans la maison de ta mère, au premier étage, entre la chambre de ton frère et celle de ta sœur. Tu en sortais peu. La porte était fermée à clef, même quand tu y étais. Ton frère et ta sœur ne se souviennent pas y être entrés. S'ils avaient quelque chose à te dire, ils parlaient à travers la porte. Personne ne rentrait pour faire le ménage, tu t'en chargeais. Je ne sais pas pourquoi tu es venu m'ouvrir quand j'ai frappé. Tu n'as pas demandé qui c'était. À quoi as-tu deviné que c'était moi? À ma manière de m'approcher, de faire craquer le plancher? Tes volets étaient fermés. Une lumière rouge éclairait doucement la pièce. Tu écoutais *I Talk to the Wind* de King Crimson, et tu fumais. J'ai pensé à une boîte de nuit. On était en plein jour.

Ta femme s'est souvenue a posteriori qu'avant de tomber de la table, la bande dessinée que tu avais posée était ouverte. Ton père en a acheté des dizaines d'exemplaires, qu'il offre à tout le monde. Il connaît par cœur les textes et les images de ce

livre qui ne lui ressemblait pas, mais auquel il a fini par s'identifier. Il cherche la page, et dans la page, la phrase que tu avais choisie. Il note ses réflexions dans un classeur, toujours posé sur son bureau et sur lequel est écrit : « Hypothèses Suicide ». Si tu ouvres le placard situé à gauche de son bureau, tu trouves une dizaine de classeurs de même format, emplis de feuilles manuscrites portant la même étiquette. Il cite les bulles de la bande dessinée comme si c'étaient des prophéties.

Tu avais rarement tort puisque tu parlais peu. Tu parlais peu parce que tu sortais peu. Si tu sortais, tu écoutais et regardais. Tu seras toujours juste, puisque tu ne parles plus. À vrai dire tu parles encore, par ceux qui, comme moi, te font revivre et te questionnent. Nous entendons tes réponses, dont nous admirons la sagesse. Mais si les faits donnent tort à tes conseils, nous nous accusons de les avoir mal interprétés. À toi les vérités, à nous les erreurs.

Tu vis encore tant que ceux qui t'ont connu te survivent. Tu mourras avec le dernier d'entre eux. À moins que certains ne t'aient fait vivre en parole dans la mémoire de leurs enfants. Pendant combien de générations vivras-tu ainsi, en personnage oral ?

Tu es allé à un concert à Paris. À la fin de la première partie, le chanteur s'est tranché les veines et a dispersé son sang sur les premiers rangs en décrivant des arcs de cercle avec son bras. Ton blouson en cuir marron a reçu des gouttes, qui se sont confondues dans sa couleur en séchant. Après le concert, tu es allé avec les amis qui t'accompagnaient dans un bar dont tu as oublié le nom. Tu as parlé à des inconnus pendant des heures. Après, vous avez marché dans les rues à la recherche d'autres cafés, mais ils étaient fermés. Vous vous êtes allongés sur les bancs d'un square près de la gare Saint-Lazare, et vous avez commenté la forme des nuages. À six heures vous avez pris un petit déjeuner. À sept heures vous avez pris le premier train pour rentrer chez vous. Quand, le lendemain, tes amis t'ont répété les paroles que tu avais dites aux inconnus du café, tu ne t'en souvenais plus. C'était comme si quelqu'un d'autre avait parlé en toi. Tu ne reconnais-sais ni tes mots ni ta pensée, mais tu aimais plus ces paroles que si tu t'étais souvenu les avoir dites. Il aurait souvent suffi que quelqu'un d'autre tienne tes propos pour que tu les aimes. Tu as noté ce qu'on te répétait. Ce texte que tu écrivais, tu en étais deux fois l'auteur.

Ta vie fut une hypothèse. Ceux qui meurent vieux sont un bloc de passé. On pense à eux, et apparaît ce qu'ils furent. On pense à toi, et apparaît ce que tu aurais pu être. Tu fus et tu resteras un bloc de possibilités.

Ton suicide fut la parole la plus importante de ta vie, mais tu n'en cueilleras pas les fruits.

Es-tu mort puisque je te parle?

Si tu vivais encore, serions-nous amis? Je fus plus lié à d'autres garçons. Mais le temps m'a séparé d'eux sans que je m'en aperçoive. Il suffirait d'un coup de téléphone pour renouer. Aucun de nous ne risque la désillusion des retrouvailles. Ton silence est devenu une éloquence. Mais eux, qui peuvent encore parler, ils restent silencieux. Je ne repense plus à eux, dont je fus si proche. Mais toi, autrefois lointain, distant et ténébreux, tu rayannes à présent près de moi. Quand je doute, je sollicite tes avis. Tes réponses me satisfont plus que celles qu'ils pourraient me donner. Tu m'accompagnes fidèlement, où que je sois. Ce sont eux les disparus. Tu es le grand présent.

Tu es un livre qui me parle quand je le veux. Ta mort a écrit ta vie.

Tu ne me rends pas triste, mais grave. Tu nuis à mon incurable légèreté. Quand je suis

trop primesautier et que, pour une raison que j'ignore, ton visage m'apparaît, je redonne de l'importance aux gens qui m'entourent. Les choses prennent un relief que je leur trouve rarement. Je profite à ta place de ce que tu ne connais plus. Mort, tu me rends plus vivant.

Tu avais cinq ans, tu n'arrivais pas à enfiler un pull-over. Bien qu'il soit de deux ans ton cadet, ton frère te montra comment faire. Ton père t'humilia en te suggérant, moqueur, de prendre exemple sur lui, et finit par t'en dire incapable. Ton frère, qui t'admirait autant que ton père, fut pris entre deux autorités. Ne voulant blesser personne, il ne se glorifia pas de la remarque de ton père. Sa modestie acheva de t'humilier.

Tu reposes seul dans une tombe en pierre noire sur laquelle sont gravés en lettres d'or ton prénom et ton nom. En dessous, on peut lire la date de ta naissance et celle de ta mort, que vingt-cinq ans séparent.

Quand on m'annonce un suicide, je repense à toi. Pourtant, quand on m'annonce que quelqu'un est mort d'un cancer, je ne repense pas à mon grand-père et à ma grand-mère, qui en sont morts. Ils le partagent avec des millions d'autres. Tu es propriétaire du suicide.

Une ruine est un objet esthétique accidentel. L'embellissement, certain, n'est pas choisi. On ne fabrique pas une ruine, on ne l'entretient pas. La ruine tend vers le bas et le tas. Le plus beau est ce qui reste dressé malgré l'affaissement. Ton souvenir est ce haut et ton corps ce bas. Ton fantôme reste debout dans ma mémoire pendant que ton squelette se décompose dans la terre.

Tu te réjouissais d'être né un 25 décembre : « Le monde en fête ne s'aperçoit pas que c'est la mienne. Qu'on m'oublie m'épargne la gêne de devoir briller. »

Un homme t'a dit un jour « Je t'aime ». Ce n'était pas moi. De ton vivant, je n'y pensais pas, mais aujourd'hui, je peux te dire la même chose, bien qu'il ne s'agisse pas du même amour que celui qu'on te déclara. Mes paroles viennent trop tard. Elles n'auraient pas changé ta décision, mais elles auraient changé mon souvenir. Aimer quelqu'un à partir de sa mort, est-ce de l'amitié ?

Je ne connais qu'une photographie de toi. Je l'ai prise le jour de ton anniversaire. Tu étais chez nous. Ma mère avait fait un gâteau. J'avais préparé mon appareil pour que tu n'aies pas à rejouer plusieurs fois la scène pour la prise de



vue. J'ai pris la photo sans flash quand tu soufflais sur les bougies. L'image est floue. Elle est en noir et blanc. Tes joues sont creusées par le souffle, tes lèvres se resserrent pour expulser l'air. J'avais cadré sur toi, on ne voit pas qui t'entoure. Tu portes un gros pull en laine. La vie s'échappe de tes poumons pour éteindre les flammes. Tu as l'air heureux.

Mort jeune, tu ne seras jamais vieux.

Ton grand-père parlait moins que toi. Il souriait en silence lorsqu'on le voyait passer avec sa canne à pêche, longeant les arbres pour prendre le chemin qui le menait au bord de la rivière qui marquait les limites du parc et où il allait passer l'après-midi. Un jour où je faisais des acrobaties sur des branches au-dessus de l'eau, ma montre y est tombée. Des années plus tard, au cours d'un été sec, la rivière étant basse, ton grand-père l'a retrouvée. Je l'ai remontée. Elle s'est remise en route. Tu étais mort depuis deux ans.

Ton amie, dont le beau-père dirigeait un grand hôtel, t'avait trouvé un stage pour l'été. Tu étais portier et tu faisais le ménage. J'avais du mal à t'imaginer en uniforme de groom avec une cape d'une autre époque et une casquette rouge et noire. En nettoyant les chambres, tu retrouvais

des objets insolites. Un jour, dans le tiroir de table de nuit d'un homme que tu avais identifié comme « le banquier », tu as découvert un ensemble de revues pornographiques homosexuelles sous blister et un godemiché n'ayant jamais servi. Tu me les as montrés. Tu n'avais rien ouvert. Les a-t-on retrouvés après ta mort? Comment a-t-on interprété leur présence chez toi?

Tu me parlais souvent de *La Ruine des Garnieri*. Son auteur, Prospero Miti, ne relisait pas ses livres imprimés, mais seulement les épreuves. Un jour, par exception, il en avait relu un, et s'était aperçu que l'ordre des chapitres ne correspondait pas à ce qu'il avait écrit. Comme il aimait le livre ainsi, il n'avait pas demandé que les rééditions soient corrigées. Tu avais découvert l'anecdote après avoir lu le livre. Tu ne te lassais pas de le relire pour retrouver l'ordre original.

Tu prenais l'ascenseur pour descendre, mais pas pour monter.

Tu croyais qu'en vieillissant tu serais moins malheureux, parce que tu aurais, alors, des raisons d'être triste. Jeune encore, ton désarroi était inconsolable parce que tu le jugeais infondé.

Ton suicide fut d'une beauté scandaleuse.

Un jour, en hiver, tu partis seul à cheval à travers la campagne. Il était quatre heures. La nuit tomba alors que tu étais à des kilomètres du haras. Un orage se préparait. Il éclata alors que ton cheval galopait au milieu de champs désolés. La silhouette de la ville se découpait au loin en bleu et noir. Les éclairs et le tonnerre n'effrayaient pas l'animal. Tu étais survolté par le déploiement des intempéries. Tu faisais corps avec l'animal dont la pluie exaltait l'odeur. Tu finis la traversée dans l'obscurité inondée, les sabots du cheval fouettant la terre grasse et humide à chaque pas.

Tu lisais debout dans les librairies plutôt qu'assis dans les bibliothèques. Tu voulais découvrir la littérature d'aujourd'hui, pas celle d'hier. Aux bibliothèques le passé, aux librairies le présent. Pourtant, tu t'intéressais plus aux morts qu'aux contemporains. Tu lisais surtout ceux que tu appelais « les morts vivants » : des auteurs défunts que l'on continue de publier. Tu faisais confiance aux éditeurs pour actualiser aujourd'hui le savoir d'hier. Tu croyais peu aux découvertes miraculeuses d'écrivains oubliés. Tu pensais que le temps trie, et qu'à ce titre il valait mieux lire des auteurs du passé publiés aujourd'hui.

d'hui que des auteurs d'aujourd'hui qui seront oubliés demain.

En ville il y avait deux librairies. La petite était meilleure que la grande, mais la grande permettait de lire sans se sentir tenu d'acheter. Il y avait plusieurs vendeurs et plusieurs pièces, on n'y épiait pas les clients. Dans la petite, tu sentais le regard du libraire. Tu n'y allais pas pour découvrir des livres, mais pour acheter ceux que tu avais déjà choisis.

Je t'ai entendu imiter un vieux paysan qui habitait derrière la maison de ta mère, et qui condensait sa formule de politesse « Comment ça va-t-il, toi? » en « Tatita? ». Tu t'approchais en tendant la main pour dire bonjour normalement, et au dernier moment tu lançais la formule à l'interlocuteur. Aucun signe ne l'annonçait. Tu ne recommençais pas pour faire rire une seconde fois. Tu n'amusais pas à la demande.

Tu te prétendais plus petit le soir que le matin, parce que la pesanteur tassait tes vertèbres. Tu disais que la nuit rendait à ton corps ce que le jour lui avait pris.

Tu fumais des cigarettes blondes américaines. Ta chambre était imprégnée de leur odeur sucrée. Te voir fumer donnait envie. Dans ta main, une

L'âge me gagne  
La jeunesse me quitte  
La mémoire me reste

Le bonheur me précède  
La tristesse me suit  
La mort m'attend

Achévé d'imprimer sur Roto-Page  
en février 2008  
par l'Imprimerie Floch à Mayenne  
N° d'éditeur : 2038 – N° d'édition : 156700  
N° d'imprimeur : XXXX  
Dépôt légal : mars 2008  
*Imprimé en France*